

*II. Histoire culturelle /
Culturele geschiedenis*

RAF DE BONT & TOM VERSCHAFFEL (DIR.)

«Het verderf van Parijs»

[Alfred Cauchie Reeks, 7]

Louvain, Universitaire pers Leuven, 2004, 324 p.

La Ville lumière inspire les hommes depuis des siècles. Pourtant, lorsqu'ils en parlent, leur discours nous apprend bien plus sur leurs propres désirs, peurs et fantasmes que sur la capitale française elle-même. Ce dernier ouvrage consacré aux représen-

tations et à l'instrumentalisation de Paris nous apporte une preuve nouvelle de ce phénomène et, en cela, il répond aux ambitions de l'histoire culturelle, davantage intéressée à la vision des hommes sur le monde qu'aux faits eux-mêmes.

Si Paris est un personnage, c'est un androgyne. Comme le montrent les auteurs, tantôt femme, la ville hante les artistes au plus profond de leur intimité et les renvoie à leurs vieux démons, divisés qu'ils sont par leur conception bipolaire de la féminité, mère-sainte ou putain. Quand elle est homme, la métropole les questionne sur leur être au monde, leur rapport à la sphère publique. C'est alors leur identité nationale, sociale et politique qu'elle interroge. Il est symptomatique que l'ensemble des contributions de l'ouvrage se réfère à une bipolarité des allégories et symboles. Ces derniers réfléchissent un patrimoine européen commun qui fait de Paris le 'lieu de mémoire' par excellence, à la fois de la monarchie absolue, de la République et des révolutions. Il en découle la convocation de signifiants forts pour décrire la 'culture parisienne' : modernité, progrès, liberté, décadence, renaissance et cosmopolitisme, pour n'en citer que quelques-uns. Plus que des symboles, ces concepts constituent l'armature référentielle de l'Europe moderne. Annelien de Dijn montre combien, au XIX^e siècle, la dialectique qui s'articule autour des notions de liberté et de vice informe toute la pensée de Tocqueville, de Chateaubriand ou encore de Madame de Staël.

Il eut été facile pour les auteurs de se perdre dans les topiques éculés des 'images' de Paris. Il n'en est rien, grâce à la diversité

des points de vues. On trouvera des études sur la perception de la France dans les Pays-Bas du sud de 1650 à 1750 (Ilja van Damme), sur la *pétroleuse* de la Commune dans l'opérette et la tragédie londonienne (Henk de Smaele), sur la littérature flamande et les rapports conflictuels de ses écrivains avec la "République des lettres" (Mary Kemperink), sur la hantise de la culture française (dangereusement "féminine") dans la littérature allemande du XVII^e et XVIII^e siècle (Anke Gilleir) ou encore sur la perception de Paris par les écrivains russes, tel Ivan Nazijvins (Wim Coudeneys) et belges, tel Seuphor (An Panhuysen). En filigrane de toutes ces contributions, apparaît le sentiment profondément ambivalent des observateurs à l'égard de la culture parisienne. Dans leur introduction, Tom Verschaffel et Raf De Bont épinglent l'exemple d'Auguste Vermeylen qui, dans son célèbre article "Vlaamse en Europese Beweging" (1900), plaide pour un dépassement d'un flamin-gantisme qui a tendance à se crispier, à l'inverse du cosmopolitisme qui imprègne les valeurs françaises. Néanmoins, Vermeylen ne peut s'empêcher de craindre que "*de Vlaming door de wind uit het zuiden wel eens zou kunnen omwaaien*" (p. 27), voyant dans la France une sorte de 'mur' qui masque le reste du monde. Et les auteurs de conclure que l'écrivain perçoit l'influence parisienne "*tegelijktijd als inspiratiebron en bedreiging*" (p. 28).

La tension entre répulsion et attraction à l'égard du modèle d'outre-Quévrain se révèle également très présente dans les débats qui agitent les moralistes et penseurs catholiques, tiraillés par leur attachement à un pays qui arbore à la fois son statut de "fille aînée de l'Église", et le profil du

prototype de la séparation de l'Église et de l'État. Le problème est d'autant plus prégnant que le fort charisme des intellectuels catholiques français, tels Léon Bloy, Jacques Maritain et Emmanuel Mounier, fait du détour par la France un passage presque obligé. Dans une minutieuse étude, Rajesh Heynicks décrit les modalités d'adaptation du discours des maîtres du *renouveau catholique* par les intellectuels flamands. Un exemple peut-être plus remarquable encore de l'ambiguïté à l'égard de la capitale se révèle chez les régionalistes. Benoît Mihail analyse le phénomène pour le cas de la France flamande, dont les intellectuels doivent, pour se définir, affirmer leur singularité alors que pour exister, ils doivent "monter à Paris".

Dans tous ces cas, il s'agit de "distinguer pour exister". Le travail de fixation des 'caractères' s'avère plus méthodique à partir du XIX^e siècle, lorsque la notion de 'race' devient un concept scientifique et envahit les discours identitaires. La 'race' française et/ou parisienne devient alors un atavisme qu'il faut évaluer pour mieux s'en défendre. Raf de Bont traque ce discours hygiéniste – essentiellement tenu par des médecins et scientifiques – à partir du XIX^e siècle et décrit sa radicalisation dans l'Entre-deux-guerres, corollairement aux politiques natalistes. L'imaginaire médical déteint sur le champ culturel. Nele Bemong s'attache aux romans historiques belges qui, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, sont produits afin de contrer la 'peste' française. Liesbet Nys décortique, elle, cette peur de la contagion française en se basant essentiellement sur les critiques de films de la catholique flamande prohibérienne Jeanne de Bruyn, de 1930 à 1944. L'article de Catherine Lanneau

examine la réception de Sartre en Belgique après la guerre. Désormais, c'est le Paris de Saint-Germain-des-Prés, incarné par l'existentialisme sartrien et le jazz, qui inquiète les gardiens de la morale. Personnification du snobisme pour certains, du pessimisme pour d'autres, on craint l'influence du philosophe sur la jeunesse.

La capacité de la Ville lumière à faire parler d'elle vient évidemment de la puissance géopolitique que la France a pu détenir diversement au cours de son histoire. Deux articles très stimulants montrent comment ce fut jadis la Rome antique et aujourd'hui les États-Unis qui informent les imaginaires. Dans les deux cas, des stéréotypes très semblables à ceux accolés à Paris se décèlent.

La question de l'image de Paris aurait pu évidemment être posée à bien des entités géographiques (les pays et régions de langue française dits 'périphériques' par exemple), politiques et sociales. Par ailleurs, la pérennité de la vieille idée de l'antagonisme entre l'Orient et l'Occident, entre le monde germanique et le monde latin – dont Paris serait la capitale –, dans les discours nationalistes actuels aurait certainement mérité d'être explorée. On ne peut toutefois reprocher aux auteurs de n'avoir pas couvert un champ d'investigation infini. Cependant, l'absence de Paris comme lieu d'énonciation trouble quelque peu. Comment la ville, ses habitants et ses administrateurs construisent-ils leur identité à partir de regards extérieurs aussi multiples ? L'historien français Christophe Prochasson a posé les premiers jalons d'une réponse à cette question dans son livre *Paris 1900. Essai d'histoire cultu-*

relle (Calman-Lévi, 1999). Mais l'enquête gagnerait à être enrichie par une analyse de type comparatiste telle que celle proposée ici. Le sujet d'un prochain livre ?

Cécile Vanderpelen-Diagre